

Littérature sportive

Autor(en): **Giroud, Claude**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **18 (1961)**

Heft [8]

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-996538>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Littérature sportive

Le sport vu par les écrivains modernes

Jean Paulhac, professeur d'éducation physique de Paris, vice-président des écrivains sportifs, écrit dans la revue *Education Physique et Sport* (Mai 1961) : « La littérature sportive moderne est un phénomène presque exclusivement français. Une explication ironique peut venir à l'esprit : c'est le caractère insolite de la pratique sportive en France qui a suscité l'intérêt des écrivains de chez nous. L'écrivain anglo-saxon, élevé dans une atmosphère sportive, ne peut s'y exalter : elle lui semble banale (mais pourquoi, peuple de marins, l'Angleterre a-t-elle une littérature maritime ?). Ce raisonnement, pour amusant qu'il puisse paraître, néglige cet aspect fondamental de la vie artistique : toute œuvre participe à un courant d'inspiration. Pourquoi a-t-on composé au XVII^e siècle en France, des tragédies en vers, pourquoi le paysage, cessant d'être un cadre entourant des personnages, est devenu, au XIX^e siècle, sujet lui-même ? Autant de problèmes critiques qui ne trouvent d'explication que si l'on admet que l'art est un phénomène continu, où les ruptures, les révoltes et les mutations mêmes font partie d'une évolution — sinon d'une progression.

Il s'est trouvé en France quelques écrivains que le sport a inspirés. Il n'en fallait pas plus pour que naquît un courant original et localisé, entretenu par une sorte de réaction en chaîne. Cette forme littéraire disparaîtra-t-elle un jour comme la tragédie en vers — pour reparaître sous un aspect différent — tels les cours d'eau résurgents ? Mais nous devons constater que ce mouvement littéraire est actuellement vivace : chaque année, l'afflux de candidats au prix de littérature sportive du Haut-Commissariat le prouve. Il semble d'ailleurs que la forme romanesque pure cède devant ce genre auxquels certains critiques littéraires semblent vouer toute littérature : le témoignage vécu. Aussi avons-nous songé à demander à de grands écrivains sportifs français leur témoignage sur le sport, les réflexions, les notations, les souvenirs que leur inspire la pratique de ces exercices que l'on dit à la légèreté « physiques ».

Paul Vialar

Président de l'Association des Ecrivains sportifs, Paul Vialar a atteint la soixantaine. Auteur de pièces de théâtre, de romans, il a été traduit en plus de trente langues étrangères, durant le demi-siècle que s'est affirmée son œuvre. Il a, grâce au sport, conservé intact une fraîcheur physique et spirituelle, qui l'autorisent à de grands espoirs littéraires.

« C'était au printemps de 1918. J'avais dix-neuf ans et je voulais m'engager dans les corps francs. J'avais pratiqué quelques sports avec un certain dilettantisme. Cette fois, il fallut plier mon corps à tous les exercices, lui apprendre aussi bien à s'envoler au-dessus de la barre du sautoir qu'à ramper sur la terre avec laquelle il lui fallait alors se confondre pour mieux se dissimuler.

Dès cette époque, et à travers le sport, l'esprit du groupe franc fut un esprit sportif ; on le vit bien au cours des coups de main dans les lignes ennemies où jamais il ne fut question de laisser derrière soi quelqu'un de l'équipe, un camarade même mortellement blessé.

Nous apprîmes alors à ne pas plus tricher avec la vie qu'avec la mort, et c'est sans doute la continuation de cet esprit, la continuation — selon les moyens — de la pratique du sport, qui nous permit de franchir avec

assez de forces physiques et morales cette difficile période d'après cette première guerre à laquelle ressemble si fort celle qui a suivi la seconde que certains romans ou certains films veulent maintenant nous peindre comme quelque chose de nouveau et contre quoi, sans doute, rien ne défend actuellement ceux qui trichent.

L'esprit du sport est un esprit de noblesse. Il interdit à celui qui croit en lui de se laisser aller à la facilité comme aux compromissions. Il est peut-être parfois celui de la compétition — je crois plutôt de l'émulation — mais toujours fraternelle, et il est également celui de l'acceptation de la défaite, de la conscience de son infériorité, celui de l'homme qui, aiguillonné, est saisi de l'ardent désir de mieux faire, de donner plus encore de soi-même. Il fait connaître à celui-ci ses limites comme il exalte ses possibilités. Il le porte à des moments qui peuvent atteindre à une certaine forme de sublime, à la satisfaction de s'être vaincu et dépassé lui-même, à la reconnaissance de sa faiblesse comme à la volonté de vaincre celle-ci à force de ténacité et par des moyens seulement rationnels et sportifs.

Et c'est pourquoi, lorsqu'on sait l'importance et l'influence de la chose écrite, lorsqu'on reçoit chaque jour des lettres nombreuses qui ne cessent de mettre en lumière la responsabilité de l'écrivain, du romancier à travers une de ces histoires inventées qui s'imposent comme plus fortes souvent que la réalité dont elles sont la synthèse, on ne peut guère concevoir que celui qui s'arroge une telle mission ne l'accomplisse pas guidé par cet esprit, ne soit pas porté par lui pour l'accomplir...

Un pays a les écrivains qu'il mérite. Bien sûr, par le talent d'abord, et celui-ci heureusement, ne manque pas. Mais aussi par la qualité de ce talent, j'entends la qualité humaine, personnelle, sociale, celle qui ne fait non seulement exister mais durer une patrie et, plus loin qu'elle, le monde. Ce sont eux, qu'on le veuille ou non, que l'on lit, que l'on entend, que l'on écoute, eux qui forment en grande partie l'esprit de ceux qui les suivent et sont d'autant mieux convaincus que l'écrivain a plus de talent. Que tant d'écrivains soient sportifs par l'esprit est, je le crois, un gage que non seulement rien n'est perdu mais de ce que peut — si on le veut et s'ils le veulent — être demain »

Bibliographie : La mort est un commencement. La chasse aux hommes. Chronique du XX^e siècle. Cinq sets. Grande meute. Le roman des bêtes de chasse. De poil et de plume.

Michel de Saint-Pierre

Agé de quarante-cinq ans, Michel de Saint-Pierre est l'un de ces écrivains qui ont embrassé la vie à pleines mains, voulant affronter le monde avec les rêves qu'ont les jeunes gens, rêves d'aventure et de grand large. A dix-huit ans, il abandonne ses études pour s'engager dans la marine comme simple matelot, dont il rapporta matières pour deux œuvres : « Ce monde ancien ! », et « La mer à boire ».

En dehors d'une vie d'écrivain très intense — il travaille douze à quinze heures par jour — il rejoint, trois fois par semaine, les courts de tennis, sport qu'il pratique en seconde série. Et chez lui, dans son bureau figure, en bonne place, une barre d'haltérophile. Jean Paulhac rapporte ce fait : « Parfois quand une phrase renâcle à se faire dompter, il se lève, exécute une dizaine de développés à quarante kilos, puis se rassied, éprouve à nouveau le poids des mots après avoir

vaincu le poids de la barre. Il a pratiqué pendant trois ans le catch et le judo, a été champion de la marine de tennis de table. Il rêve, en simple, d'atteindre la tête de seconde série de tennis.»

Michel de Saint-Pierre nous dit, dans « A propos du sport » : « On m'a souvent demandé pourquoi, dans mon recueil de nouvelles « Dieu vous garde des femmes », j'avais donné la « vedette américaine » à un conte sur le tennis. Eh bien, parce que le tennis est à mes yeux une chose importante.

Tout d'abord, une école de volonté. Je place l'énergie au-dessus de tout. C'est peut-être bien la raison pour laquelle je ne manque jamais une occasion de voir jouer Jean Borotra...

Le tennis me semble également une manifestation d'élégance athlétique. Notez que je ne dis pas cela pour moi-même. J'ai le cuisant regret de ne posséder aucun style. Je manie ma raquette comme une massue, comme une scie, comme une pagaie : jamais comme une raquette...

Mais le spectacle d'un véritable champion de tennis au grand style me semble un des plus beaux, des plus complets que le sport nous puisse offrir. A cet égard, les jeunes Australiens font mes délices. Je marcherais bien durant trois kilomètres sur la tête pour admirer le smash de Hood ou le revers de Ken Rosewall !...

Mais j'en reviens à moi, à la modeste expérience que j'ai eu de ce jeu diabolique et fascinant. Sur un court — toute autre vision que celle de la balle blanche et de l'adversaire étant balayée — je me sens « bien ». Comme disaient les vieux Samourais d'autrefois, il me semble alors que je réalise « le maximum d'effort dans le maximum de plaisir ».

Et à propos du judo, Michel de Saint-Pierre nous rapporte ces traits, où se dégagent noblesse et gravité de ce vieux sport, une religion, de l'Orient :

« La salle était petite, claire. Auprès de moi, six ou sept couples de judokas se livraient à cette forme remarquable d'entraînement qu'on appelle le randori où deux lutteurs acceptent tour à tour de porter une prise et de la subir. On n'entendait que le puissant claquement des corps sur le tapis. Pas un mot. Pas un rire. Au dojo (lieu où se pratique le judo), il convient de

se taire. Les jeunes judokas évoluaient pieds nus et en kimonos blancs, comme il convient. Lorsque l'entraînement commençait, ils se saluaient avec une gravité noble qui ne prêtait nullement à l'ironie. Plusieurs signes me frappaient déjà : la sérénité des visages, le calme de regards, la sensation d'équilibre physique et mental qui se dégageait de l'étroit paysage, le manque total d'âpreté dans la manière de porter les prises ; le respect religieux dont le maître Cauquil était entouré. D'autre part, je ne sais quelle courtoisie générale, beaucoup mieux que sportive : chevaleresque. Et mieux encore peut-être : philosophique. Il semblait qu'une très vieille sagesse planât dans la modeste salle de judo. « Un tel », silence ! Seul le professeur a le droit de parler au dojo !

« Saint-Pierre, vous avez fini vos chutes, allez vous asseoir le long du mur. Une ceinture blanche n'a pas le droit de se tenir debout lorsqu'elle ne combat pas »...

« Un tel », je n'admets pas la façon dont vous venez de porter votre troisième de hanche (prise de judo, en japonais : tsuri goshi).

Qu'est-ce que vous croyez ? que je vous apprends à vous bagarrer ? Sachez que le judo n'est pas un sport de combat. C'est l'introduction physique à une certaine manière de vivre. Plus tard vous comprendrez cela — quand vous aurez compris quelque chose au judo. En attendant faites exactement comme je vous dis. Un judoka qui porte une prise comme un déménageur n'est pas digne de se tenir sur un tapis. » ...

J'ai « lâché » le judo depuis plusieurs années, car je pratique le tennis en compétition — ainsi que les poids et haltères — et les journées n'ont que vingt-quatre heures. Mais à présent, une chose me manque : cette chevalerie qui requiert silence, courtoisie, calme.

La championne Suzanne Agisson a écrit quelque part : « Le judo... s'intègre tellement à la vie en général — et à la nôtre en particulier — qu'on se demande comment peuvent vivre les gens qui ne le pratiquent pas ». J'ai décidé de me remettre au judo.

Bibliographie : Les Aristocrates. Les Nouveaux aristocrates.

Textes recueillis par Claude Giroud.

(A suivre)

Défense du naturel

Dans un ouvrage consacré à « Un nouveau traitement du rhumatisme »*, composé par MM. les Dr A. Sambucy et J.-J. Laubry, nous extrayons, en deuxième partie, de la plume du Dr Laubry, la majeure partie du chapitre intitulé « Causes sociales » du rhumatisme. L'auteur nous soumet à toute une série de questions. « Est-il dans l'ordre naturel et normal, d'être conçu au milieu de l'agitation de la vie trépidante de la cité, dans un appartement cage-à-lapin, soumis aux vibrations parasites des voisinages, de se développer dans l'utérus d'une mère infligeant à son système neuro-affectif des épreuves de chocs constants, de naître dans une clinique-usine, d'être étiqueté tel un saucisson, de se voir privé du lait maternel par décision médicale arbitraire, de voir ce lait remplacé par un produit laitier matérialisé, si ce n'est par des produits végétaux, animaux et minéraux atomisés, de prendre des précautions de stérilisation abusive pour se voir imposé un redoutable virus de vaccine, une toxine tuberculeuse et d'autres toxines déclarées atténuées et inoffensives par décret et visa, sous prétexte de prévenir un hypothétique mal (3).

(3) Il est curieux de constater, en passant, que les mêmes savants qui nient jusqu'à la possibilité même

d'un prophétisme, s'ingénient à vouloir prophétiser. De plus il a été prouvé dernièrement que des microbes de souche banale non seulement résistaient aux doses radioactives 20 000 fois plus fortes que celles nécessaires et suffisantes pour tuer un homme, mais, subissant une mutation, se multipliaient et se portaient à ravir. Que pensez-vous de l'action des étuves et des produits chimiques qu'utilisent les fabriques de vaccins ? N'est-il pas à craindre qu'un beau jour ces microbes dont la mort n'est rien moins que certaine, ne se réveillent à longue ou brève échéance, après mutation dans une forme redoutable ?

De se voir éduqué « comme tout le monde », de tuer l'individualité, de bourrer les cerveaux, de négliger l'éducation physique ou, au contraire, de la pousser jusqu'à l'excès compétitif, de cultiver les excès alimentaires, alcooliques, tabagiques, etc..., de travailler en vase clos, dans le bruit, à la chaîne, s'efforçant de tuer toute personnalité, de respirer avec insuffisance, de courir après la montre, de ne plus consacrer de temps aux fonctions essentielles, de craindre la maladie au

* Edition Dangles, Paris 1961.